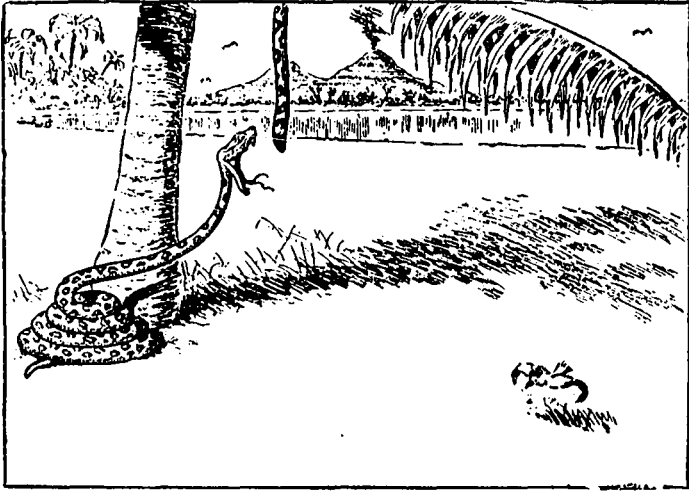
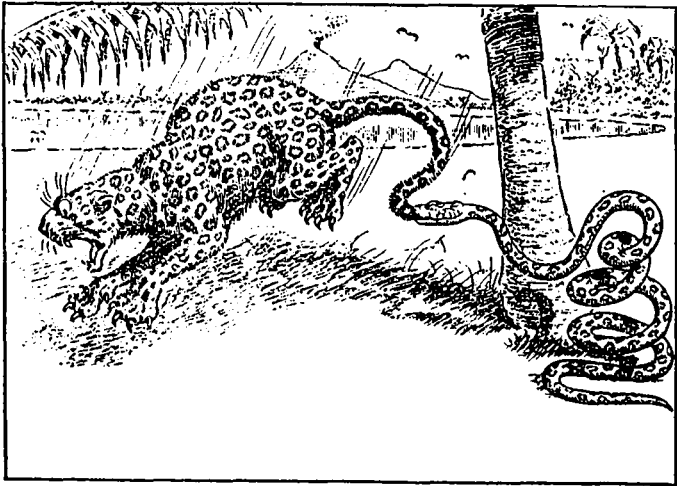


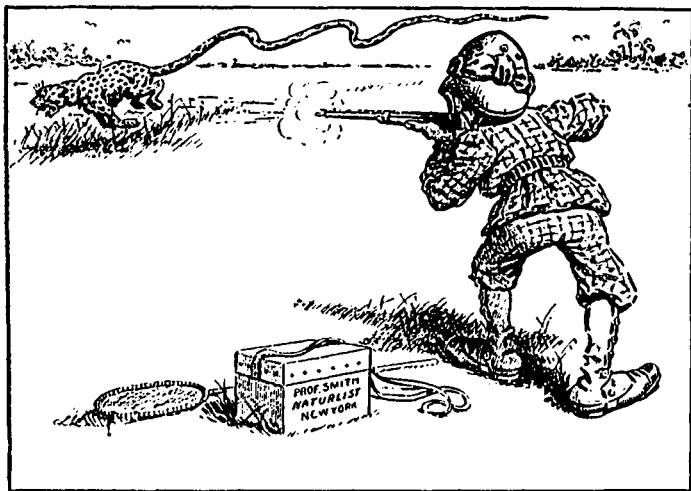
L'ERREUR D'UN NATURALISTE



I



II



III

MARIAGE D'ARTISTE

La salle croulait sous les applaudissements et Léon Dastugue, le grand premier rôle engagé pour la saison au casino d'Aix, s'avancait, une cinquième fois, pour saluer le public, lorsque le concierge du théâtre, le vieux père Magloire, apparaissant derrière un portant, lui tendit un télégramme. L'artiste y jeta un coup d'œil, poussa un : Ah ! de profonde émotion, et, sans plus écouter personne, ni régisseur, ni camarades, il descendit quatre à quatre les escaliers qui conduisaient chez le directeur.

— Mon cher directeur, cria-t-il essoufflé. Dispensez-moi de répétition demain soir, à l'heure du rideau... il consent, vous savez, il consent... Je pars, n'est-ce pas ?

Ce disant, il tendait la dépêche au directeur. Celui-ci y jeta un coup d'œil, haussa les épaules et répondit :

— Partez... partez... puisque vous avez la toquade de vous marier !..

Déjà Léon Dastugue remontait en courant à sa loge. En un tour de main il reprit ses vêtements de ville, jeta les autres au nez de son habilleur et s'engouffra de nouveau, en coup de vent, dans l'escalier tortueux.

Dix minutes après, il prenait le train, se renfonçait dans un coin du compartiment et, là, seul, d'une voix tremblante, relisait tout haut le télégramme, causé de tant d'émotion :

« Venez demain matin sans faute voir père. Il consentira.

« Du courage... Mille tendres souvenirs. AUGUSTINE. »

— Du courage, certes j'en aurai ? dit le jeune homme en secouant la

tête, d'un air de résolution fière. Pour t'avoir, ma chère adorée, je culbuterais tous les pères de famille de Franco !

Et il se prit à songer à l'Adorée, à sa douce qui l'attendait, là-bas, le cœur palpitant de la même tendresse. Sa pensée se perdait charmée, parmi d'innombrables souvenirs tendres et caressants. Le long de sa route de fer, la locomotive grondait de son souffle puissant, et ses coups de sifflet déchiraient la nuit comme des cris de bête qui se rue au combat !

Il pouvait être dix heures lorsque, le lendemain matin, il arriva, singulièrement remué, devant la maison redoutable. Il sentit une crispation nerveuse lui serrer la gorge en apercevant, le dos tourné à la rue et assis à une petite table où il lisait son journal, l'homme terrible de qui dépendait son sort ! Machinalement il s'arrêta et regarda... sans plus oser avancer. La maison, petite et basse, se carrait lourdement sur le côté d'une place à peu près déserte. Dominant les deux boutiques, une inscription naïvement peinturlurée étalait ces caractères : *Boulangerie et pâtisserie Barret*, et, plus haut bas, sur la vitrine de la première salle : *Café Barret et restaurant*... Au-dessus, un étage, l'appartement de la famille.

Léon Dastugue songea avec un violent battement de cœur que, très probablement réfugiée dans l'une de ces trois chambres, aux fenêtres mi-closes, attendait son amoureuse. Cette pensée lui redonna un demi-courage. Sur la pointe du pied, il se glissa dans la boutique, par une petite porte qui s'ouvrait du côté opposé à celui où le père Barret lisait son journal. Sur le seuil, il se sentit repris d'une peur qui lui mettait une sueur aux tempes. C'est à peine s'il put soulever son chapeau et dire : « Bonjour. »

À la vue de l'arrivant, la mère Barret — une grande et forte femme, aux cheveux gris, à l'air dur, mais aux yeux tendres, — se leva, voulut répondre : « Bonjour, monsieur, » et se mit à pleurer.

Saisi l'artiste regardait sans trouver un mot. La femme, du coin de son tablier de cuisine, essuya ses yeux et se mit à dire :

— Ah !... vous nous... en avez fait une... allez ! allez !... Tenez !... parlez au père Barret... moi, je ne peux rien dire, non, rien dire.

Un sanglot lui coupa la voix. Au moment où Léon Dastugue s'approchait avec une parole affectueuse, le père Barret, attiré par le bruit du sanglot, entra de son pas lourd.

C'était un homme gros et pesant, à la carrure massive, à la démarche trainante de ceux qui ont beaucoup peiné sans presque bouger de place. Vingt ans de travail, passés entre le four de sa boulangerie et le café restaurant où il buvait le soir avec les clients, avaient courbé ses épaules en jetant sur son intelligence déjà lente, l'ombre d'une vie sans pensée. D'ailleurs bon et doux, pratiquant les plus solides vertus bourgeoises, bon père, adoré des siens qui abusaient de lui et de son pécule ramassé par un patient labeur.

Il était là, debout sur le seuil, encadrant, dans la porte, sa haute taille épaisse. Il reconnut le jeune homme, eut un tressaillement qui fit sauter son ventre, serra les poings, fit deux pas vers Léon Dastugue, et, soudainement furieux, cria d'une seule émission de voix :

— Qu'est-ce que vous venez faire ici, vous ?

L'artiste s'était incliné ; il répondit doucement :

— Vous le savez, monsieur, mes intentions sont honnêtes ; j'aime Mlle Augustine.

— C'est bon, interrompit le père Barret. On va s'expliquer. Montez avec moi à la chambre.

Il traversa la salle avec un grognement de colère, se retourna vers les premières marches de l'escalier et dit à sa femme inquiète et attentive :

— Tu enverras Augustine quand j'appellerai, pas avant. Et vous, monsieur, venez !

Les deux hommes monteront l'escalier, lugubrement. Le pas du vieux écrasait les marches. Il semblait au jeune homme qu'à chaque craquement de l'escalier, son cœur se fendait davantage.

Au sommet, ils pénétrèrent dans une sorte de petit salon médiocrement meublé d'une armoire et de quelques chaises. Le père Barret indiqua un siège au visiteur, tourna un instant dans la salle pour laisser à sa pensée le temps de se recueillir. D'un coup il se retourna, sa bonne face rouge verdie de fureur ; il apostropha Léon Dastugue :

— Savez-vous ce que vous êtes, vous ; je vais vous le dire : vous êtes un voleur !

Stupéfait, l'artiste se redressait :

— Asseyez-vous et laissez-moi parler, tonnerre de Dieu ! Je vous dis que vous êtes un voleur — oui, un voleur ! Vous avez volé le cœur de ma fille, il y a des gens qu'on traîne aux galères qui ne l'ont pas autant mérité ! Ah ! ne cherchez pas d'histoires ; je sais que vous êtes un beau parleur. Tout ce que vous pouvez raconter ne changera pas ce fait que vous êtes un larron, un malfaiteur, un voleur, un voleur ! Vous êtes venu, l'an passé, prendre pension chez nous ; je n'y voyais pas de mal puisque vous étiez convenable et de manières polies. Vous étiez engagé à notre Casino, vous étiez un client honnête et silencieux.

« Vous donniez des billets de théâtre à mes petites, c'était parfait. Moi, je vous considérais comme mes autres clients, ni plus ni moins. Je vous croyais honnête, occupé de vos machines de théâtre, pas autre chose. D'abord, vous m'aviez toujours bien payé, n'est-ce pas ? Je ne pouvais donc pas vous faire d'affronts parce que vous étiez acteur... Bref, je vous traitais comme mes autres clients ; pour m'en récompenser, vous m'avez volé le cœur de ma fille.

— Je vous en supplie, monsieur Barret, laissez-moi vous dire...

— Non, rien ; taisez-vous ! Vous pensez bien que lorsque Augustine m'a parlé de se marier avec vous, je suis tombé de mon haut. J'ai failli la tuer du coup ; sa mère l'a gillée à tour de bras. En y réfléchissant, nous avons compris qu'il ne fallait rien brusquer, nous l'avons envoyée